

Estelle Hubert, une artisane de la voix en veille permanente sur son métier

Depuis plus de vingt-cinq ans, Estelle Hubert prête sa voix à la radio, à la publicité et à la communication sonore. Indépendante, exigeante, toujours curieuse, elle façonne chaque jour sa voix comme une matière, dans son home studio conçu comme un véritable atelier. Rencontre avec une voix-off devenue, avec le temps, une référence du métier.

Copie de lecture remise en page à partir du texte transmis.

LLPH - Vous vous définissez comme une artisane voix-off. Expliquez-nous ce que cache cette curieuse appellation !

EH - Une femme à son compte depuis plus de 25 ans, qui crée avec sa voix. Je me suis lancée en indépendante dès 1998, par choix. J'aurais pu opter pour l'intermittence, mais le statut d'entrepreneur me correspondait mieux. À l'époque, je multipliais les activités autour du micro : je travaillais avec des radios locales comme Opalis, la radio du Touquet avec Nicolas Veniel, puis Radio 6, et enfin Delta FM où je suis encore la voix antenne sous la direction de Gilles Sénicourt depuis plus de 20 ans. J'enregistrais aussi en studio à Lille, chez Radio Prod ou Ozone. Pour mes clients, comme pour moi, il était bien plus simple de sortir une facture. Avec mon mari, nous avons fondé une structure qui mêlait animation événementielle (entreprises, inaugurations, défilés de mode...) et prestations audio. Puis en 2004, j'ai monté mon home studio. Mais je ne me définissais pas encore comme comédienne voix off : je n'en maîtrisais pas encore les codes. Je suis une enfant de la radio, celle de la libération des ondes. Diplômée en commerce, je ne viens pas du théâtre ni de la comédie.

C'est plus tard, vers 2020, que cette idée d'"artisane de la voix" s'est imposée. Parce que je ne me sens pas "artiste" au sens classique, mais plutôt comme une indépendante qui façonne sa matière première : sa voix. Mon métier, c'est de transformer cette matière intime en un objet sonore, pensé pour porter un message. Comme une artisane qui crée avec ses mains, sauf que mon atelier, c'est un micro et un studio.

LLPH - Vous avez débuté très tôt la radio et c'est plutôt rare pour une femme. Qu'es-ce qui vous a motivé à faire de la radio ?

EH - Je tombe dedans un peu comme Obélix dans la marmite. Un peu avant 1980, une radio pirate s'installe à 300 mètres de la maison de mes parents, à Montfaucon dans le Doubs. Au même moment, Jean-Paul Baudecroux monte, dans une chambre de bonne du 16^e arrondissement, les studios de sa station baptisée "NRJ". C'est la naissance de la radio libre. J'y passe mes mercredis, mes samedis et mes dimanches, comme dans un rituel improvisé. Je suis d'abord au standard, avec Christian pour les dédicaces du dimanche matin. Puis avec Gégé, sapeur-pompier passionné de country, qui débarque avec ses vinyles importés des États-Unis.

Quand la libération des ondes se professionnalise, la station devient Radio 2000. Mon job d'étudiante se transforme en celui de "cartoucheuse" : je prépare les grosses cassettes qui permettent d'enchaîner les pubs sur toutes les fréquences. Le studio interne de production me confie parfois des voix off, et j'enregistre aussi l'horoscope.

Au début des années 90, Internet arrive dans les radios. NRJ rachète Radio 2000 et nous met un ordinateur entre les mains. Fini le minitel, les vinyles, les CD, même les Revox. Tout doit passer par cette

petite machine. On me confie alors la tranche de 20 h à minuit en voice-tracking (le mot n'existe pas encore, mais je n'anime pas en direct). Étudiante, je saisis l'occasion. Et tout se fait presque naturellement.

LLPH - Présentez-nous votre home studio et ses spécificités techniques ?

EH - Mon premier home studio, je l'imagine dès 1995. À l'époque, je vois déjà que les grandes voix américaines, comme Don LaFontaine ou Joe Cipriani, s'installent chez eux. En 2004, j'ouvre mon premier home studio. Je suis un peu précurseur en France et cela surprend : certains studios de production croient que je veux les concurrencer. En réalité, je veux seulement suivre l'évolution du métier et pouvoir travailler au-delà des frontières. Mon studio d'enregistrement actuel est l'aboutissement de deux ans de travaux. C'est une vraie "boîte dans la boîte", conçue avec mon mari : murs de 60 cm, vides d'air, bois, liège et ouate de cellulose. Une cabine d'enregistrement haut de gamme, une control room dédiée, une acoustique travaillée avec des experts. À la fois artisanal et high-tech.

Côté équipement, je m'appuie sur des références sûres : un micro Neumann U87, un préampli Manley VoxBox, et bien sûr une cabine parfaitement insonorisée. Mais j'assume aussi la touche plus "girly" : un mur rose pailleté avec panneaux acoustiques Vicoustic et un bureau design laqué signé Zaor.

Ce qui compte surtout, c'est de travailler dans un environnement confortable et fiable. Quand on n'a pas à douter de sa technique, on peut se concentrer pleinement sur l'artistique. Grâce à ce studio, j'enregistre aujourd'hui en direct en séance dirigée, avec des studios, des agences de com, des directeurs artistiques, qu'ils soient à Montpellier, Paris, Londres, Madrid ou Los Angeles.

"Ce qui compte surtout, c'est de travailler dans un environnement confortable et fiable. Quand on n'a pas à douter de sa technique, on peut se concentrer pleinement sur l'artistique"

LLPH - Vous travaillez seule. Cette situation a-t-elle plus d'inconvénients que d'avantages ?

EH - Je n'ai pas l'impression de travailler seule. Chaque jour, je partage des séances dirigées avec mes clients. On échange, on ajuste, on co-crée : ce lien permanent me nourrit autant qu'il nourrit les projets. Bien sûr, on ne se voit pas toujours « en vrai », mais la connexion est là, vivante, fluide. Et puis, l'essentiel est à portée de regard : mon mari et mes enfants. Ce quotidien-là me rappelle que la solitude professionnelle n'en est pas vraiment une, puisque je travaille entourée, à ma façon.

Je ne suis pas isolée non plus grâce aux nombreuses formations et conférences auxquelles j'assiste régulièrement. Ces moments me permettent de rester au contact des évolutions du métier, de confronter mes idées et de continuer à progresser. Et bientôt, le 27 septembre 2025, je participerai à la grande rencontre voix off à Paris, The VO Social à La Félicita (voix off France à Paris). Ce sera l'occasion d'échanger avec mes pairs, voix off indépendantes et de nourrir encore davantage ce sentiment d'appartenance à une communauté vivante.

LLPH - C'est quoi pour vous une belle voix ?

EH - C'est celle qui donne la chair de poule. Une voix qui entre par les oreilles, traverse le corps et va toucher le cœur. Peu importe qu'elle soit grave, douce ou éraillée : une belle voix, c'est avant tout une émotion qui reste.

LLPH - Quand avez-vous compris que votre voix était potentiellement intéressante pour les radios et les annonceurs ?

EH - Je ne l'ai jamais vraiment compris. Ce que je sais, c'est que j'aime faire passer des messages. Alors je me forme, je me questionne et je m'adapte en permanence pour rester dans l'air du temps. Dans les années 80, on aimait les voix chaudes, graves et suaves pour vendre du chocolat. Aujourd'hui, on recherche plutôt des voix complices, pétillantes, presque malicieuses. Une belle voix ne suffit pas, il faut la faire évoluer avec les époques. J'essaie donc de grandir avec mon métier, jour après jour.

LLPH - Comment définiriez-vous le timbre de votre voix ?

EH - Aucune idée précise. Ma voix naturelle sonne sans doute la quarantaine. Mais après 30 ans de métier, j'ai appris à explorer beaucoup de registres différents. Ce qui m'importe le plus, ce n'est pas l'étiquette qu'on met sur mon timbre, mais ce qu'on ressent en l'écouter : de la passion et de la sincérité.

LLPH - Quelles sont vos sources d'inspiration ?

EH - Elles sont nombreuses, et elles continuent de m'accompagner chaque jour. J'avoue que je répète encore les pubs que j'entends à la télévision, comme un réflexe. Hervé Lacroix m'inspire par la grâce de son timbre. Françoise Cadol me donne littéralement des frissons. J'admire la folie parfaitement maîtrisée de Dorothée Pousséo, et le grain vibrant d'Alain Ghazal. Mais je m'inspire aussi de mes collègues américains et londoniens. Nous partageons beaucoup de tips, sur l'évolution du métier, la relation client, les tendances vocales. Cette curiosité, cette envie de me nourrir des plus grands, m'a permis d'arriver là où je suis aujourd'hui... bien dans mes talons.

LLPH - Parlez-nous de vos collaborations avec Delta FM et Totem. Quelles sont les exigences de ces deux stations ?

EH - C'est une histoire de plus de 20 ans. Le tout premier habillage de Totem, je l'enregistre enceinte de six mois, dans un studio près de chez eux. Pour Delta, c'est à l'arrivée de Gilles Sénicourt que l'aventure démarre. Pendant deux ans, je me rends régulièrement dans leurs studios pour construire l'habillage à leurs côtés. Nous avons grandi ensemble. À l'époque, ces radios étaient encore associatives. Aujourd'hui, elles font partie des Indés Radios, elles émettent en DAB+ et sur le net. Côté exigences, elles sont finalement très simples : pouvoir compter sur moi 360 jours par an. Et si ma proposition ne leur convient pas, je suis toujours là pour reprendre.

LLPH - Collaborez-vous avec d'autres radios ?

EH - Très peu en direct. La plupart du temps, ce sont les studios de production qui me sollicitent, et les radios deviennent alors leurs clientes. Quand une radio possède son propre studio, ce qui reste assez rare, alors oui, je collabore directement avec elle. Mais je ne démarcherai jamais. Par exemple, je travaille avec Active Radio aux côtés de Maxime (le fameux "Allez les Verts"), et, par l'intermédiaire d'un studio de production, avec Maritima depuis environ deux ans pour leurs promos antenne. Et bien sûr, on m'entend aussi dans les pages publicitaires, mais là encore, je ne suis pas en lien direct avec la radio.

LLPH - Est-ce que l'on vit bien (financièrement) de sa voix ?

EH - Tout dépend de ce que l'on appelle "vivre bien". Personnellement, je n'aurais jamais imaginé pouvoir me réaliser ainsi grâce à ma voix. Mais cela demande beaucoup de résilience, du temps, un engagement constant. Je continue à me former et j'ai investi dans un vrai équipement. Depuis la crise sanitaire, le métier a beaucoup changé. Beaucoup de comédiens, qui travaillaient en studio, se sont équipés à domicile. D'autres, sans lien avec la radio ou le théâtre, se sont lancés après une formation. Et depuis deux ans, l'arrivée de l'intelligence artificielle ajoute une nouvelle donne.

Oui, aujourd'hui, j'en vis très bien. Parce que je suis très investie, que j'ai construit un réseau international solide au fil de trente ans de parcours, et que mes clients savent qu'ils peuvent compter sur moi. J'ai aussi la chance de pouvoir explorer plusieurs registres vocaux (sauf le doublage, qui n'est pas mon univers). Mais je sais aussi que ce n'est pas la réalité pour tout le monde. J'ai des collègues brillants, experts de longue date, qui ont dû chercher un autre travail par manque de boulot. Quand on est indépendant, il n'y a ni chômage ni arrêt maladie. Avant la crise sanitaire, on pouvait espérer atteindre l'équivalent d'un petit SMIC au bout de trois ans, si l'on tenait bon. Aujourd'hui, je dirais plutôt cinq ans. Et rares sont ceux qui ont cinq ans de trésorerie devant eux.

"Cela demande beaucoup de résilience, du temps, un engagement constant"

LLPH - Grâce au développement des nouvelles technologies, beaucoup s'essayent désormais à la voix off qui connaît un certain engouement ces dernières années. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

EH - J'y vois une ouverture bienvenue. Aujourd'hui, travailler depuis un studio personnel est reconnu, et les clients ont davantage de choix. On ne pointe plus du doigt ceux qui enregistrent depuis chez eux. Mais cette démocratisation a aussi ses travers. Le métier s'est popularisé au point de perdre parfois ses repères. Certains facturent 5 €, d'autres 250 pour le même projet. Les studios maison équipés d'un simple micro "standard" se multiplient, au détriment d'une vraie exigence technique. Et les écoles de formation poussent comme des champignons, certaines très médiocres, profitant de la naïveté de ceux qui croient qu'avec une "belle voix" et deux week-ends de cours, ils pourront en vivre. La réalité est plus rude. Le sondage 2024 de la NAVA montre que près de 40% des voix off déclarent moins de 10 000 \$ de revenus annuels, et qu'à peine 6 % dépassent les 100 000 \$. Cela rappelle que ce métier demande de la ténacité, du temps, des investissements

Pour ma part, quand je repère un talent prometteur, j'essaie de guider, pour montrer le chemin. Parce que ce métier mérite d'être reconnu pour sa dimension artistique comme pour son exigence technique. Et puis cette nouvelle génération, pleine de fraîcheur, m'inspire aussi. Elle me pousse à ne pas rester figée, à me réinventer, à continuer de créer.

LLPH - Le développement des voix artificielles via l'intelligence artificielle vous inquiète-t-elle ?

EH - Je n'ai pas peur de l'IA concurrente, parce que je ne fais pas le même métier. Une machine ne co-crée pas, n'accompagne pas un client, n'explore pas des intentions ou des émotions. Ce qui m'inquiète, c'est l'IA qui capte et détourne notre savoir, sans consentement ni transparence. Il faudrait légiférer pour que le public sache toujours s'il écoute une voix naturelle ou artificielle. Sans cela, on risque de banaliser la voix synthétique comme une norme, et d'effacer peu à peu la singularité humaine. Mon métier, lui, va évoluer, comme il l'a toujours fait. J'ai déjà connu le passage du vinyle au numérique, et je suis prête à franchir cette nouvelle étape. L'essentiel reste le même : offrir une voix incarnée, sincère et vivante.

"Ce qui m'inquiète, c'est l'IA qui capte et détourne notre savoir, sans consentement ni transparence"

Source : https://www.lalettre.pro/Estelle-Hubert-une-artisane-de-la-voix-en-veille-permanente-sur-son-metier_a38875.html